



Marie Cosnay

AQUERÒ

AQUERÒ

MARIE COSNAY

AQUERÒ

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 17

© Éditions de l'Ogre, 2017
Couverture : © Arthur Pumarelli
Correction : Ingrid Pelletier

ISBN : 979-10-93606-58-3

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

Le lézard sur les tuiles du toit, le soleil se laissait voiler, l'idiot.

Le soir tombait déjà, ça faisait des toiles et des poings et des doigts dans le ciel, super lumineux le tout, gigantesque. On n'a plus l'habitude d'écouter les oiseaux, les grenouilles. Dans l'enfance et l'été, c'est peut-être les grillons, pas ce soir : les grenouilles.

On marchait.

Je marchais, seule. J'avais hérité, pour ma marche solitaire dans les grenouilles, les oiseaux et les lacs du ciel épouvantablement élargis, d'un fardeau singulier : l'enfant d'autrefois, sur la même route, portant les pensées, les ennuis, les mêmes.

Les jeux d'équilibre ? Ils avaient disparu, comme les grillons avaient disparu.

Restaient les grenouilles, ça m'allait mais ça m'allait un peu triste.

Le soir tombait, j'avais sur la route où quelque chose devait se passer, avait dû se passer, j'avais une peur panique d'y aller voir, c'était irrésistible.

Le premier bruit m'a terrifiée, celui d'un chien dans le fossé : il devait être pris dans un piège, à moins qu'il ne remue à dessein les herbes hautes avant de me bondir dessus, m'écorcher comme il faut qu'on le soit à la fin. Une scène comme ça dans mes scènes-bestiaires. Tout pour la panique, surtout le soir, soir du retour à l'enfance ou soir du retour sur la route d'enfance. Le bruit-chien me terrifiait si bien que je faisais semblant, en appelais gaiement à la largesse du ciel alors que le soir tombait, toujours pire je disais, je niais le chien et le bruit froissé dans le fossé, pire et pire le soir, je tournais la tête, si je devais finir écorchée eh bien je ne verrai ni la mort en face ni la peur, pas question.

Ce n'était pas un chien.

J'ai regardé l'écran du smartphone : il ne répondait plus.

J'ai voulu autre chose. C'était urgent, ça n'a rien donné. J'ai voulu parler à quelqu'un qui me reviendrait du passé mais ça n'a rien donné.

J'ai fait un bond. J'ai bondi à la place du chien. C'est que dans la nuit qui tombait, sur le chemin de pierres que j'appelle ma route, à droite le champ labouré et à gauche les peupliers et les pins et les pins, c'est que dans la nuit qui tombait, une biche a surgi, m'a heurtée comme ça,

au coude, frôlée, m'a rasée, a sauté, j'ai accompagné la course jaune et les bonds côté peupliers, la tache rebondissait.

Le bruit d'un chien : tu parles.

Le deuxième bruit est un craquement. Il n'y a pas d'origine au craquement. Pourtant, quel raffut, mon premier mouvement est de regarder mes pieds et l'écran noir du smartphone et rien – la biche, qu'est-ce qu'elle est devenue, s'il y a dans mes scènes-bestiaires une ou deux biches, celle-ci sera la troisième ; la fureur du ciel est telle qu'une biche-bestiaire de plus ou de moins, peu importe.

Le craquement est identifié : le tonnerre. Il est arrivé comme ça, pas gêné, dans le ciel qui faisait jusque-là des vagues et des dessins dorés. Le tonnerre a explosé avec des zigzags de feu, pour de bon il n'y avait rien de plus repérable que ces bons vieux zigzags, des zigzags qui n'avaient rien à envier à ceux des enfants et des dessins.

Puis le feu.

Le feu, j'insiste.

Pour un peu je voyais la mer ici même ici dans les champs je voyais la mer et les langues de feu par-dessus, fâchées, serpentantes, rouges.

Puis les roches. La roche nue alors que tout à l'heure, c'était à s'étouffer dans le vert des peupliers et des chênes, les fossés verts regorgeaient de scènes de chiens cachés ou de biches cachées sautant à l'aventure. Les roches nues comme si soudain, dans le feu qui hurlait, on avait tourné la page vers une autre géographie. J'allais rentrer à la maison ou

plutôt j'ai voulu rentrer à la maison, j'ai marché à tâtons, accrochée au smartphone d'écran noir, bâton ramassé au cas où, j'ai marché longuement, un paysage désolé, mer, canyons, feu alentour, un arbre déraciné, la lune rasant le sol brûlé, rouge rouge, j'ai voulu rentrer, la pluie s'était invitée qui n'arrangeait rien, je voulais rentrer mais au lieu de rentrer j'ai trouvé l'abri d'une grotte, une fissure dans la roche, ouverture étroite certes mais je suis passée quand même, tête en avant. La gorge était étroite, ça n'en finissait pas, à un moment, je ne sais lequel, sans doute une fois tombée dans la salle confortable de l'intérieur de la grotte, je me suis assoupie.

Dans mon rêve, il y avait une jeune femme : blonde comme les blés elle interrompait une scène de théâtre, la scène était mal jouée, spectateurs nous étions au bord de la crise de nerfs tant la scène était mal jouée. La fille blonde comme les blés hurlait, le théâtre était convoqué, il renaissait, le théâtre était une sorte de bâton, de sceptre ou de thyrses, le théâtre frappait trois coups – il frappait bien plus que trois coups. Dans mon deuxième rêve figurait un homme mort qui participait activement à ses propres obsèques, il riait à la folie et ça donnait aux participants de la fête funèbre un élan endiablé, une joie hors du commun.

Réveil dans la salle du fond de la grotte où par soir de tempête je me suis glissée, tête première, smartphone en main, j'entendais encore les craquements du tonnerre mais c'était le noir absolu, pas une lueur, rien.

Les explosions de tout à l'heure étaient de purs souvenirs.